Philogelos (IV^e siècle de notre ère)

Un homme voit passer un enterrement dans la rue. Il demande à un de ceux qui suivent le cortège :

– Eh, qui est-ce qu'on enterre ?

L'autre répond :

– Celui qui est mort !

Un homme a vendu un de ses esclaves. Le nouveau propriétaire revient furieux, car l'esclave est mort deux jours après l'achat. Le vendeur se défend :

– Quand il était à moi, il n'a jamais fait ça !

Blagues de l'époque soviétique :

Un policier est-allemand fait la circulation ; quelqu'un lui fait observer qu'il a aux pieds une botte noire et une botte blanche.

– Je sais, je serais bien rentré me changer, mais chez moi aussi, il y a une botte noire et une botte blanche !

Un chien américain discute avec un chien français, un chien polonais et un chien russe. Il leur dit :

– Ma vie n'est pas toujours facile... L'autre fois, j'ai dû aboyer pendant deux heures pour avoir de la viande !

Le chien français dit « deux heures ? »

Le chien polonais dit « de la viande ? »

Le chien russe dit « aboyer ? »

La petite Macha toute contente, à son institutrice : « Camarade, notre chatte a accouché. Elle a cinq chatons, tous bons communistes. » Après quelque temps, l'institutrice s'enquiert du devenir des chatons. Macha : « Ils ont tous survécu, mais ils ne sont plus communistes. » L'institutrice : « Comment ça ? » Macha : « C'est qu'ils ont ouvert les yeux, camarade ! »

Cette année, la récolte est moyenne : moins bonne que l'an passé, mais meilleure que l'an prochain.

« Qu'est-ce que le capitalisme ? » – « C'est l'exploitation de l'homme par l'homme ! » – « Et qu'est-ce que le socialisme soviétique ? » – « C'est l'inverse ! »

« Quelle est la meilleure neige du monde ? » – « C'est la neige soviétique : tu la mets sur le radiateur, et elle ne fond pas ! »

Un client ouvre la porte d'un magasin carrelé de blanc, et demande : « Bonjour, vous n'auriez pas des saucisses ? » La

vendeuse : « Vous vous trompez de magasin : ici, on n'a pas de médicaments, c'est en face qu'ils n'ont pas de viande ! »

Staline passe en revue un régiment. On entend un éternuement. Staline : « Qui a éternué ? » Pas de réponse. Staline ordonne : « Qu'on fusille tout le premier rang ! » L'ordre est exécuté, les survivants tremblent. Staline reprend : « Alors, qui a éternué ? » Pas de réponse. Staline fait fusiller le deuxième rang. Un homme du troisième rang, tout tremblant : « C'est moi ! » Staline : « À tes souhaits, camarade. »

Blagues juives :

« Comment allez-vous ? » – dit l'aveugle au paralytique. – « Comme vous le voyez », répond ce dernier à l'aveugle.

Deux juifs se rencontrent au voisinage d'un établissement de bains : « As-tu pris un bain ? » demande l'un d'eux – « Comment ? dit l'autre, en manquerait-il donc un ? »

Un malheureux, en pleurant sa misère, emprunte 25 florins à un ami riche. Le jour même le bienfaiteur le trouve attablé au restaurant devant une portion de saumon à la mayonnaise. Il lui en fait reproche : « Comment! vous me tapez et vous vous offrez du saumon mayonnaise! Voilà l'emploi de mon argent ! » – « Je ne comprends pas, dit l'autre; sans argent impossible de manger du saumon mayonnaise ; j'ai de l'argent, je ne dois pas manger du saumon mayonnaise ; quand donc mangerai-je du saumon mayonnaise ? »

Un prétendant, fort désagréablement surpris de la fiancée qu'on lui présente, prend le marieur à part et se plaint à son oreille. « Pourquoi m'avoir amené ici, lui dit-il sur un ton de reproche, elle est laide, vieille, elle louche, a de vilaines dents et les yeux chassieux... » – « Vous pouvez parler à haute voix, » interrompt le marieur, « elle est, de plus, sourde. »

La Philo par les blagues (Thomas Cathcart, Daniel Klein)

Le conseil du département de philosophie de l'université de Harvard est réuni au grand complet. Tout à coup un ange apparaît et s'adresse au directeur de ce département : « Je te fais une faveur au choix : je te donne un million de dollars ou la sagesse absolue : que choisis-tu ? » Le directeur pense qu'il ne peut demander que la sagesse absolue, vu les circonstances. « Accordé » dit l'ange qui disparaît. Les collègues du directeur le regardent fixement : alors ? – Alors... je vois bien maintenant que j'aurais dû choisir l'argent.

Nasreddine Hodja

Un jour, un homme cache un œuf dans sa main et dit à Hodja : « si tu devines ce que je tiens, je te le donne pour faire une omelette ! » Dis-m'en plus, répond Hodja. « C'est blanc avec du jaune au milieu » ; « Ah, je sais, dit Hodja : c'est un navet creusé et rempli de morceaux de carottes »

Le Hodja emprunte un jour un grand chaudron à son voisin. Après s'en être servi il le rapporte en y joignant une petite casserole. Le voisin demande ce que c'est : – Le chaudron a eu un enfant, répond Hodja. Le voisin prend le tout.

Quelque temps plus tard, Hodja emprunte à nouveau le chaudron. Comme il tarde à le rapporter, le voisin vient aux nouvelles : – Ton chaudron est mort, fait Hodja. – Comment ? Mais ce n'est pas possible ? – Tu as bien cru qu'il avait eu un fils !

Lectures pour les vacances de Noël :

AU CHOIX :

- *Le Nom sur le bout de la langue* (Pascal Quignard)
- *Ce que racontait la vieille Johanne* (Hans-Christian Andersen)

1. Le Nom sur le bout de la langue

Il y avait un ancien bourg qui s'appelait Dives. Il y avait un jeune tailleur qui s'appelait Björn. On prononçait Jeûne et on racontait que cela voulait dire ours dans la vieille langue. Il était beau. Il portait une culotte bouffante tissée, sa chemise à manches était serrée à la taille à l'aide d'une large ceinture historiée. Il taillait les vêtements des femmes et toutes les femmes qui venaient se vêtir chez lui le trouvaient bien fait et auraient bien aimé l'avoir pour époux. Il tissait aussi de grandes tapisseries quand on lui en adressait la commande. Il nouait enfin les filets au moyen desquels on pêchait les poissons.

Il était astucieux. Il avait réponse à tout. Il couvait si bien qu'il n'était pas pauvre. Il habitait une maison qui donnait sur la berge de la rivière. Dans sa maison, à sa poutre, deux épées étaient toujours suspendues. Colbrune l'aimait.

Colbrune habitait la maison d'en face. Elle brodait pour gagner sa vie. Elle aimait follement Jeûne. Matin, midi et soir, elle le regardait par sa fenêtre. Elle ne dormait plus.

2. Ce que racontait la vieille Johanne

Le vent siffle dans le vieux saule !

On croirait entendre une chanson. Le vent la chante, l'arbre la raconte. Si tu ne la comprends pas, adresse-toi à la vieille Johanne, à l'hospice, elle est au courant, elle est née ici dans la paroisse.

Il y a des années, lorsque la grand-route passait encore par là, l'arbre était déjà grand et on le remarquait. Il était là où il se trouve encore, devant la maison du tailleur avec ses colombages et ses murs blanchis à la chaux, tout près de la mare, qui, à l'époque, était assez grande pour qu'on y mène boire le bétail. Et dans la chaleur de l'été, on voyait de jeunes fils de paysans courir tout nus et barboter dans l'eau. Juste au-dessous de l'arbre, on avait dressé une borne faite de pierres taillées. Elle s'est renversée depuis, et des ronces l'ont envahie.

On fit passer la nouvelle grand-route de l'autre côté de la ferme du riche fermier. L'ancienne devint un chemin de terre, la mare se changea en flaque, elle fut recouverte par les lentilles d'eau. Quand une grenouille plongeait, la verdure s'écartait et on apercevait l'eau noire. Tout autour, il poussait et il pousse encore des cannes de jonc, des trèfles d'eau et des iris jaunes.

La maison du tailleur était devenue vieille et elle penchait. Le toit s'était couvert de mousse et de joubarbe. Le colombier s'était effondré et l'étourneau est venu s'y installer. Les hirondelles avaient aligné leurs nids sur le pignon de la maison jusque sous le toit comme si c'était un endroit où le bonheur avait établi sa demeure.

C'était comme cela autrefois, mais maintenant, c'était devenu un lieu solitaire et silencieux. Un paresseux, que les gens appelaient « Rasmus le Pouilleux », habitait là tout seul. Il était né ici, il avait joué ici, il avait gambadé dans les champs et sauté par-dessus les barrières, barboté dans la mare étant petit, et grimpé au vieil arbre. (...)

Lorsque les hirondelles arrivaient au printemps, elles voletaient autour de l'arbre et du toit, elles arrangeaient et réparaient leurs vieux nids, tandis que Rasmus le Pouilleux ne prenait aucun soin du sien. Il ne le réparait pas et ne le renforçait pas. « À quoi bon ! » était sa devise, tout comme elle avait été celle de son père.